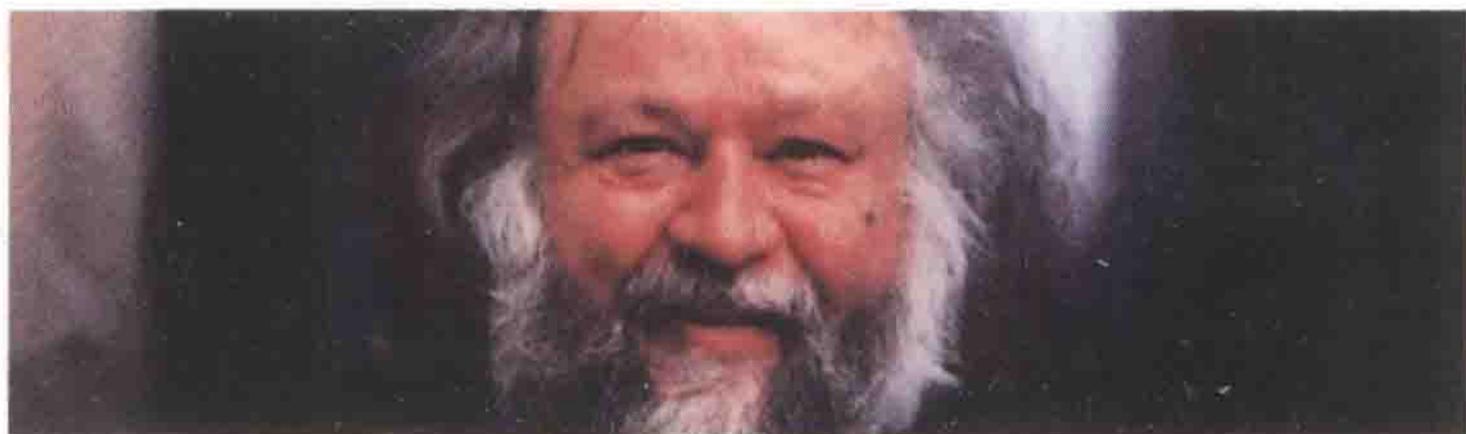


JEAN-PIERRE
VERHEGGEN

Ridiculum vitae

précédé de
Artaud Rimbur

Préface[®] de Marcel Moreau



nrf

Poésie / Gallimard

4000s 02/01

COLLECTION POÉSIE

JEAN-PIERRE VERHEGGEN

Ridiculum vitae

précédé de

Artaud Rimbur

Préface de Marcel Moreau

nrf

GALLIMARD

© *ELA / La Différence,*
1990, pour Artaud Rimbur
et 1994, pour *Ridiculum vitae.*

© *Gallimard, 2001,*
pour la préface et la bio-bibliographie.

Aux orifices du Verbe

En chaque mot se dépose la mémoire de son destin. À un bout il se souvient de sa généalogie, à l'autre il se prépare à sa dégénérescence, puis à sa mort. Rien ne ressemble plus à la vie d'un mot que la vie d'un homme. Tantôt elle est humble, triste, docile, inaccomplie. Tantôt elle est ambitieuse, aventurière, conquérante, insatiable. Elle peut aussi combiner tous ces aspects de la condition sociale.

Bien des mots ont manqué d'amour. Ça se lit sur leur visage, leur solitude. D'autres ont été aimés pour ce qu'ils n'étaient pas. Ils ont fini dans la vénéralité. Prostitué par l'usage, on les voit faire le trottoir dans la publicité, les discours politiques, les informations frivoles. Il en est même, de luxe ceux-là, dont la philosophie, dans ses alcôves, emploie les charmes, surtout les abstraits. Sous ses allures de M. Toulemot, tout mot porte en lui sa propre histoire, soit comme un roman, soit comme un ressassement. Il suffirait de l'ouvrir, en psychologue plus qu'en sémiologue, de reprendre son contenu de ses origines à aujour-

d'hui, pour s'apercevoir qu'en ce mot s'est écrit un livre, alors que prévaut toujours l'idée qu'il ne sert qu'à écrire des livres.

En fait tout mot bien-né a sa biologie à lui. Il s'émeut, il sécrète, il excrète à sa manière, très imperceptible. Il a ses souffrances, ses bonheurs et il connaît la maladie, l'impotence, l'accident, la sénescence. De toute évidence, il a un instinct pour tuer, et un pour engendrer. Entre les deux, il sait faire place à la volupté, ou aux larmes.

C'est sûr : il faut que l'homme soit passionné par les mots, possédé d'eux pour qu'il leur attribue une telle vie organique et aille jusqu'à les créditer d'une conscience. Cet homme n'est pas fou, à moins d'appeler fou celui qui, un jour, crut en la toute-puissance du langage. Comment, dès lors, éviterait-il de charger ce langage des énergies qui relèvent de la nature en mouvement et en création ? Désormais, il jouira de deux corps. L'un, charnel. L'autre, verbal, encastré dans le charnel. Obsessionnellement lié à lui, se nourrissant de sa substance. Ces inséparables feront que plus jamais il ne pourra dissocier le Verbe de la Vie. Dans son cas, le grand mystère de l'écriture s'identifie à la grande question de l'être. On n'approche pas semblable énigme sans une certaine déraison. La raison n'a rien ou à peu près rien à dire sur le sujet. C'est trop pour son ordonnance.

Par bonheur, mes mots ont appris le vertige. Ce qui implique qu'ils tombent aussi, et de haut. C'est sans importance. Ils sont intenses au corps, et c'est

ainsi que je pense et que j'aime. Ils brûlent, sous ma peau. Il est révolu le temps des pures sonorités. Les sonorités ont éclaté, montré leur ventre, déployé leurs désirs, légitimé leurs excès. Il n'est pas un mot qui ne soit une sensation, de préférence drue ou forte, exhalant une odeur. Beaucoup décident de mes actes, à quelque moment qu'ils surviennent et où qu'ils prennent place, dans mes sens et sur la page. Par la forme ils m'enivrent de musique, par le fond ils grandissent mon savoir. Pas toujours. Ou ils se comportent en libérateurs, ou ils s'improvisent liberticides. Je ne peux attendre d'eux le confort d'une morale ni la certitude d'un salut. On ne donne pas impunément la parole à ses forces obscures, fût-ce pour les éclairer, ni à sa démesure, fût-ce pour la féconder.

On comprendra que me désespère l'état dans lequel la modernité met le pouvoir qu'ont les mots de nous transfigurer. La modernité change les mots en choses. Ils disparaissent comme souffle pour réapparaître comme slogans. Ils sombrent comme éducateurs pour resurgir comme intoxicants. Ils sont devenus une longue rumeur utilitaire, grossissant en battage rentable. Nous sommes environnés, jusqu'au conditionnement, de corps verbeux vieillissés, usés, trahis, en panne de pulsations, convertis en techniques d'abêtissement. Dans ces mots-là, le sang se fait rare et la respiration courte.

On les a vidés de leur don de nous faire sauter par-dessus les clichés massifiés, les hauts lieux du lieu commun. D'autant plus répandus qu'ils n'ex-

priment plus rien, ils s'infiltrèrent en notre intimité, l'occupent, la soumettent. Ce ne sont plus nos mots à nous, c'en sont les squelettes, habillés par la mode, l'efficacement correct.

Le moment est venu, bienvenu, de me tourner vers Verheggen. Ce qui précède marchait à son pas. Me frappe d'abord, quand je le lis, toute la « fraîcheur » de son point d'exclamation, sa « nouveauté ». Il n'est pas comme les autres. En fait, c'est un point d'interrogation qui bande. Le phénomène est assez rare pour qu'il soit signalé. Ailleurs, le point d'exclamation m'ennuie, ou il m'irrite. Ici, aucun doute : j'ai affaire à un redressement luxurieux de la forme interrogative. Ce désir ponctué est de bon augure. Il nous annonce la concupiscence d'un homme et de son écriture. On ne peut rêver sésame plus érectile, donc plus engageant, pour entrer dans cette œuvre. Jean-Pierre exerce un bien beau sacerdoce. Il ramasse ou capture les mots qui sont l'ordinaire de notre consommation : les affadis, les réifiés, les clinquants, les déshérités, les compassés, les bons à tout faire et à tout dire, les inhibés, les interchangeableables. C'est pour les traiter qu'il fait ça, pour leur rendre leur exubérance perdue. Ils sont en danger de sécheresse, de consommation. Il semble, lui, de chaque mot presser la glande. Recueillons-en le jus. Une fois n'est pas coutume, en littérature.

C'est une sorte de bienfaiteur. Pourtant, il a de quoi faire peur, avec son couteau à découper le vocabulaire, avec sa scie à tronçonner la syntaxe, avec

ces taches de grammaire sur son tablier. Mais voilà, ce n'est pas un boucher. Moins encore un charcutier. Charcutier de lui-même, il lui arriva de l'être, presque en vrai, quand, à l'hôpital, il se «représenta» en cochonnailles à l'étal plutôt qu'en viscères sur un billard. Pour ma part, je préfère le voir en chirurgien de la langue sorti tout droit, ou en titubant, de la médecine dionysiaque. Il ampute en dansant, il greffe en cadence. Il ne recoud jamais, sauf les disparates entre eux. Il ne referme pas, puisque ce qu'il ouvre, sans répit, c'est la parole, l'espace dû à la parole. Entre ses mains, les mots paralytiques font l'économie de Lourdes et de la lourdeur. Sitôt opérés, sitôt lyriques, ou dévergondés. Le signifiant, redevenu ingambe, se met à courir, sinon à bondir, dans tous les sens, dont le sens inattendu, ou interdit. Il est sauvé de la prostration, cette sclérose de l'âme. De l'âme des mots.

Au pays des néologismes, c'est soudain la fête. L'ouïe jubile, l'œil boit. On trinque à cette santé écrivante. La langue française se porte mieux. Elle s'est ragaillardie de ses vieux soulagements : le rot, le pet, l'éruclation, l'insolence générale des orifices, chez les festoyeurs flanqués de leur Muse. Ce bretteur des Lettres est l'héritier de ceux qui, jadis, surent si bien troquer leur épée contre une saillie, et leur vergogne contre un débordement. La vertu, là-dedans, c'est du panache traversant la transgression.

Des mots sont anémiques. Verheggen excelle en étranges transfusions. Dans les mornes veines, il

envoie un vin fort, d'un mystérieux rhésus. Il y a du wallon dans ce facteur. Les transfusés éprouvent comme un rajeunissement. Une sorte de sursaut de la bête poétique, à l'approche de l'hallali conceptuel.

Et cependant Verheggen est un tendre, à sa manière. Un romantique égaré dans un monde à la remorque des robots. Simplement, le bougre est de ceux qui osent encore aimer d'un amour où rien n'est à jeter. Ni les sentiments comme refuges de la pudeur, ni l'impudeur comme blason de l'insatiété. Il est généreux de sa poudrière comme il l'est de son jardin. Faire l'aumône n'est pas son genre. Déverser la manne, oui. Attention à la manne, elle bout de diableries. De rires diurétiques.

« Calembourrative », cette œuvre ? Non. On n'est pas au Canard enchaîné. C'est d'un art de retourner de fond en comble le gisement verbal qu'il s'agit. L'auteur plonge dans le potentiel langagier, jusqu'au cou. Il en ramène une verve, inusitée, méconnue ou négligée. Il ne fait que redécouvrir ce filon, occulté par des siècles de toilettage cartésianisé. Mais c'est énorme. On en sait un peu plus long, maintenant, sur le sous-sol logofère, ses ressources en allégresse, en liesse copulative. Il n'est rien de moins guindé que ça.

Si l'on considère ces jeux de mots seulement comme des acrobaties à des fins humoristiques, je crois qu'on se trompe. Après tout, un calembour n'est jamais qu'un fait isolé. On attire l'attention de l'oreille sur une cause d'hilarité possible. Quand le

calembour s'inscrit dans une œuvre, parmi d'autres signes de trituration des mots, il ressemble davantage à un tonique résultat de fouille qu'à une heureuse recette d'épatement. Il est de la rythmique qui fait qu'un homme se dévale pour écrire et s'escalade pour vivre. Dans un mouvement comme dans l'autre, il ne peut être que polyphonique. Chez Verheggen la polyphonie est crûment sensorielle : la connaissance par les tripes. Mais il y a plus, c'est un obsédé des saveurs. Du langage il traque les succulences secrètes, les épices ravageuses. Il les débusque dans les profondeurs du dire. Violentes ou suaves, il se les remonte jusqu'aux papilles. C'est là qu'il se les ensalive, mot à mot. On le lit avec des yeux qui auraient du nez, et une bouche qui aurait un regard. Avec lui, on se sent alphabétisés de partout, du rectum aux génitoires, en passant par le cœur, où l'émotion, toujours, est l'honneur de la folie.

Marcel Moreau

Artaud Rimbur

